

biblique : "Soyez toujours joyeux ; priez sans cesse."

Don Léonce priait sans cesse, non pas seulement en récitant des *Pater*, des *Ave* et en égrenant son chapelet, mais encore en exposant à Dieu chacun de ses soucis, chacun de ses tracas, c'est-à-dire les tracas et les soucis de ses paroissiens. Pour lui-même il n'avait jamais rien à demander en dehors des bénédictions spirituelles. Il présentait minatieusement chacune de ses requêtes à son Dieu, comme il l'eût fait à un supérieur à qui il devait un compte exact de toutes choses. Et Dieu lui répondait comme un supérieur qui prend plaisir à la soumission respectueuse et confiante, comme à l'exactitude de son serviteur. Don Léonce lui rendait gloire pour de nombreux et magnifiques exaucements. Aussi sa foi, qu'on disait enfantine, augmentait-elle sans cesse.

A l'office de Pâques de l'an 1537, Don Léonce dit à ses paroissiens :

— Aujourd'hui, plus que jamais, j'ai déploré l'absence d'un carillon dans la tour de notre église. Mais tout est possible à Dieu ! Jusqu'à ce jour nous avons à lui demander des choses plus pressantes, je ne veux pas différer davantage, et dès maintenant nous l'intéresserons à notre légitime désir. Nous lui demanderons de nous aider, selon son bon plaisir, à obtenir des cloches ; il est tout-puissant, et il aura égard à notre foi si nous les lui demandons de tout notre cœur. Que chacun de vous prie pour sa part, et ensemble nous lui exposerons ce besoin à chaque office. La foi, à travers les âges, a provoqué de très grands miracles. Souvenez-vous d'Abel, d'Hénoch, de Noé, d'Abraham, d'Isaac et de Jacob ; souvenez-vous aussi de Moïse, de Gédéon, de Balaam, de Samson, de Jephté, de David, de Samuel, d'Isaïe, de Daniel, et des autres prophètes. Le Christ nous a enseigné qu'avec un peu de foi nous pourrions déplacer des montagnes ; il a dit que tout ce que nous demanderions en priant, nous l'obtiendrions si nous croyons. Ayons donc la foi, et nous aurons des cloches.

Beaucoup de ses paroissiens se moquèrent de lui. Un vieux laboureur vint lui parler après la Messe, et lui dit :

— Don Léonce, c'est très bien ce que vous avez dit au sujet de la foi, et que nous sommes assurés d'avoir des cloches si nous les demandons à Dieu. Mais ne dit-on pas aussi : "Aide-toi, le ciel t'aidera ?" Or, je suis peut-être inspiré en disant qu'il faudrait intéresser les gens riches, et non pas seulement les pieux, à notre futur carillon.

— L'un n'empêche pas l'autre, répondit Don Léonce ; mais je crois que les riches agiront selon que Dieu en aura décidé, et selon qu'il les inspirera. J'y réfléchirai et je prierai, afin qu'il me conduise aussi dans cette affaire.

Le vieux laboureur sourit malgré lui de cette réponse, et pensa :

— Il est incorrigible ! A sa place, j'irais à Badajoz et à Cacérès, parler aux riches et puissants seigneurs de l'Estrémadure ; j'irais parler aux moines de Yuste, si riches et si influents ; j'irais, avant tout, à Frujillo, où certains seigneurs ont fait de grandes fortunes en Amérique ; enfin, j'irais chez Monseigneur, qui ne répond pas à Don Léonce ; je lui exposerais longuement la pauvreté de ma paroisse et la nudité de notre église... Car si le bon Dieu fait la sourde oreille, comme Monseigneur, nous n'aurons jamais de cloches ; mais si des puissants de ce monde s'y intéressent et en parlent à l'évêque, nous aurons nos cloches dans un avenir prochain.

Ainsi raisonnait le vieux sceptique.

Don Léonce réfléchit aux paroles du paysan, et six semaines plus tard il quittait sa paroisse pour chercher auprès de quelques riches seigneurs l'appui financier qui lui manquait. Il avait beaucoup prié Dieu, mais n'avait pas reçu l'indication précise qu'il avait désirée. Il n'était donc pas sûr d'être sur la bonne voie ; il partait quand même, certain que Dieu lui parlerait en chemin.

C'était un matin de mai, magnifique de soleil ; les prés et les arbres étaient fleuris ; les abeilles butinaient sur chaque fleur et sur chaque buisson ; les oiseaux chantaient, comme aussi les bergers et les laboureurs qui travaillaient la terre. Il faisait bon marcher à travers champs et bois.

Don Léonce se dirigea tout d'abord vers un grand château-fort situé à quelques heures de sa paroisse, mais dont il ne connaissait pas les propriétaires.

Lorsque les gens d'armes qui veillaient sur les murs l'aperçurent, ils abaissèrent le pont-levis et le prièrent de passer, avant qu'il eût prononcé un mot. Un arquebusier le conduisit sur une terrasse où la châtelaine était assise, à l'ombre d'un grenadier en fleurs. Elle était vêtue d'une robe de velours gris pâle, brodée d'argent et bordée d'hermine. Don Léonce fut frappé de la grande beauté de cette femme, bien qu'elle eût passé l'âge de l'adolescence. C'était une princesse d'origine andalouse qui avait épousé un prince de l'Estrémadure. Elle reçut le jeune curé avec beaucoup de déférence, et le pria de lui exposer exactement son affaire ; elle lui posa mille questions sur tout ce qui concernait son ministère dans la pauvre paroisse.

Accoudée sur le mur crénelé de la terrasse, le regard perdu au loin, elle réfléchit longtemps. Enfin, elle se pencha vers une touffe de couronnes impériales et cueillit une fleur qu'elle tendit à Don Léonce en disant :

— Mon bon Père, je ne puis vous aider de la manière que vous espérez. Mon époux guerroye